

La Chine chez Malraux

De *La Tentation de l'Occident* aux *Antimémoires*

par SUN Weihong

Principaux textes de référence :

- *La Tentation de l'Occident (TO)*
- *Antimémoires (Ant)*

De *La Tentation de l'Occident* aux *Antimémoires*, en passant par *Les Conquérants* et *La Condition humaine*, Malraux se trouve sans aucun doute parmi les écrivains occidentaux les plus liés à la Chine. Cependant, malgré l'augmentation incessante des traductions de ses oeuvres en Chine ces dernières années, Malraux reste toujours un auteur étranger et distant aux yeux du grand public chinois ; sous sa plume, la Chine ne semble pas être un lieu pour lequel les Chinois ressentent de la familiarité et qu'ils reconnaissent immédiatement. Dans quelle mesure Malraux connaissait-il alors ce pays ? Rien ne prouve qu'il sache lire le chinois; ses trois voyages en Chine sont tous d'une durée très courte et sans vrai contact avec la population ; ses biographes, Jean Lacouture et Olivier Todd, ont tous deux mentionné dans leurs ouvrages que le grand orateur semblait préférer se contenter d'écouter lorsqu'il était en présence d'un sinologue. Bref, tout amène à formuler ce jugement : en ce qui concerne la Chine, les connaissances et les expériences de Malraux sont toutes assez limitées.

Pour un écrivain dont la gloire (du moins la première) doit en grande partie à ses livres largement consacrés à la Chine, il s'agit là, tout de même, d'un cas très particulier dans l'histoire littéraire. Mais si Malraux ne connaissait pas vraiment la Chine, pourquoi lui accorder une part si importante dans son oeuvre? Et sur quoi se fondent ses descriptions chinoises ? Voilà des questions bien intéressantes. Pour y répondre, je prendrai

essentiellement pour exemples *La Tentation de l'Occident* et les *Antimémoires*, et n'aborderai que succinctement *Les Conquérants* et *La Condition Humaine*, ceci bien sûr afin d'éviter une répétition possible (puisque nombreux sont mes collègues qui abordent ces deux ouvrages), mais surtout pour mettre en évidence une cohérence quant à ce sujet – compte tenu que, chronologiquement, *La Tentation* est le premier des écrits de Malraux dans lequel la Chine prend une place considérable, et les *Antimémoires* presque le dernier.

Publiée pour la première fois en volume chez Grasset fin juillet 1926 et considérée par des critiques littéraires comme « la clé de toute l'œuvre romanesque de Malraux »¹, *La Tentation* est avant tout « le fruit d'une revanche et le tremplin d'une ambition », comme l'a fort bien indiqué Daniel Durosay². Après l'échec d'une entreprise archéologique commerciale au Cambodge – entreprise jugée suspecte qui lui valut un interminable procès – et le conflit avec les autorités coloniales à cause de la publication d'un quotidien d'opposition en langue française, Malraux, dans une situation très difficile et sur le point de regagner la France, avait inévitablement besoin d'un nouvel élan, d'une force qui lui permette de se redresser. Il avait besoin, à ce moment-là, d'un grand sujet à traiter, un grand sujet qui puisse faire oublier cette réputation d'aventurier à scandale, un grand sujet grâce auquel son être puisse enfin s'élever à une hauteur respectable, car un grand sujet attire naturellement les regards des autres et aide ainsi à reconstruire son image, aussi bien dans le cœur du public que dans le sien propre. Ce grand sujet qu'il a trouvé, c'est *La Tentation de l'Occident*, où la Chine devient un élément indispensable. Ce n'est pas étonnant : quelle culture constituerait un meilleur exemple pour illustrer le thème de la confrontation entre l'Occident et l'Orient, sinon celle de la Chine, toujours considérée comme le pôle inverse de la culture occidentale, et que Malraux a certainement commencé à connaître un peu mieux durant ses séjours en Indochine ?

La Tentation de l'Occident se compose de lettres échangées entre un jeune Français en Chine et un jeune Chinois en Europe. Tous deux véhiculent, au travers de ces lettres, leurs points de vue sur leur propre culture et celle de l'autre. Le livre s'ouvre sur une suite d'évocations lyriques de l'Orient, et surtout d'une Chine mystérieuse, confiées à la voix du jeune Européen A.D. C'est une sorte de rêverie constituée à partir de fragments historiques

bien étranges et mis ensemble au moyen du montage cinématographique, dont on ne peut préciser ni les origines ni le contexte historique : concubine causant avec un eunuque aux yeux fermés, palais violet, empereur qui examine les fossiles, cigales gelées qui se détachent des branches et tombent sur le sol dur avec le son des cailloux... Il y a encore ces femmes aux pieds trop petits, la ligne d'ossements en proie aux fourmis sur l'ancien champ de bataille, le vieillard aveugle couronné de pavots noirs, etc. (*TO*, 61-63). Ici, la langue est belle, les images sont impressionnantes. Mais le problème est qu'on ne comprend pas ce que signifient vraiment ces images, car une telle description ne sert nullement à mieux faire connaître la Chine. C'est probablement pour flatter le goût du public : pour beaucoup de lecteurs occidentaux de l'époque, la Chine, dans leur imagination, est avant tout une suite d'images lointaines, mythiques et fabuleuses, une contrée dont la civilisation est très ancienne et immobile, où le temps, une fois qu'il y est entré, s'évapore sans même qu'on s'en aperçoive. On peut voir que ces images relèvent exactement de ce type d'imaginaire. Même si cette première lettre peut être considérée comme une sorte de prélude admirable et décoratif, il ne faut pas oublier que la même impression se dégage également des lettres suivantes, apparemment plus réalistes. Prenons pour exemple le portrait de Wang-Loh, sorte de sage et porte-parole de la culture chinoise, que A.D. prétend avoir rencontré à Shanghai. C'est donc un vieillard de haute taille, « ses dents sont longues, sa mâchoire est marquée, et sa maigreur telle que ses yeux bridés, derrière les verres qui les protègent, semblent deux larges taches noires séparées par son nez court » (*TO*, 101). Et pour illustrer les gestes retenus du vieillard, on lira un détail: « il n'a pas coupé l'ongle long de son petit doigt » (*TO*,101-102), mis entre parenthèses comme un témoignage supplémentaire. En fait, garder des ongles longs était le goût de certaines femmes chinoises issues des familles nobles d'autrefois. Mais cela n'avait rien à voir avec les intellectuels chinois, surtout ceux de haut niveau. Dans cette description minutieuse de l'apparence de Wang, description sans doute peu importante pour le lecteur puisqu'il s'agit d'un penseur et non d'un acteur, on discerne aisément l'intention – bien que sans méchanceté – de faire ressortir cette bizarrerie incompréhensible de l'Orient.

En effet, dans *La Tentation de l'Occident*, on ne trouve rien de particulier et de

profond en ce qui concerne la culture chinoise. Les propos sont bien souvent très ordinaires. C'est vrai que les Chinois cherchent toujours une harmonie entre l'homme, la nature et le cosmos, qu'ils font peu de cas de l'individualisme, et qu'une femme chinoise, selon son rôle et son statut social, est chargée de différents devoirs envers l'homme - mais il ne s'agit là que de connaissances fondamentales et générales sur la Chine, pas difficiles à acquérir alors, même en Europe. En un mot, bien que le thème de la Chine constitue une part très importante du livre, rien ne montre que l'auteur ait étudié le pays de manière approfondie et systématique. Quelques jours à Hongkong, des contacts limités avec des Chinois d'outre-mer, et la lecture de quelques livres sur la Chine ne suffisent évidemment pas pour décrire de manière vivante un voyage en Chine et pour bien interpréter la culture Chinoise. D'où cette sècheresse inimaginable que l'on trouve dans les récits de voyage du jeune Européen A.D. qui prétend être en Chine – alors qu'en réalité, il n'y est pas allé.

Ces mots n'ont en aucun cas l'intention de nier la valeur de ce premier livre de Malraux, ouvrage qui, selon Gaëtan Picon, « n'est encore qu'à demi de son style, mais qui est totalement de sa pensée et de son tempérament »³. En fait, l'originalité du livre se mesure non seulement à sa forme (que Durosay a déjà très bien analysée), mais aussi à son contenu. Un point particulièrement important est que Malraux, au travers de cette œuvre, fait remarquer l'existence d'une crise des valeurs dans les années 20 du siècle dernier, une crise qui existe non seulement pour l'Occident mais aussi pour l'Orient. En Occident, c'est l'égarement mental d'après-guerre, c'est le déclin de la civilisation chrétienne - « Dieu est mort »; en Orient, c'est la constatation d'une culture traditionnelle en miettes, c'est le sentiment mêlé d'envie et de haine à l'égard de la culture occidentale qui est à l'origine de cette destruction. Pour Malraux, chacune des deux cultures, dans un état d'angoisse, est facilement fascinée par l'autre, mais aucune ne peut trouver la voie du salut par le recours à l'autre. « Rien de ce qui fut détruit n'a été remplacé » (*TO*, 106), comme le constate Wang-Loh. Le résultat ne débouche alors que sur une meilleure connaissance de soi-même. En tant que l'un des premiers écrivains qui ait avancé le thème du sentiment de l'absurde, Malraux nous fait voir

que ce sentiment n'est pas un problème uniquement occidental, mais un problème universel que tous les êtres humains sont désormais obligés d'affronter.

Depuis longtemps, et surtout suite à l'entrée des pères jésuites en Chine au XVI^{ème} siècle, l'Empire Chinois est un lieu qui attire sans cesse le regard des Français, mais qui reste, pour eux, toujours difficile à appréhender clairement. Le thème oriental intéresse particulièrement la conscience européenne des années vingt, qui, au sortir d'une guerre inhumaine, avait besoin d'un « autre » situé bien au-delà de ses frontières pour retrouver son équilibre et son identité. Au moment de la publication de *La Tentation*, la vogue asiatique battait son plein. Déjà là, on saisit l'intelligence de Malraux : il sait bien profiter de ce sujet passionnant. La première traduction intégrale chinoise de *La Tentation* a, en réalité, vu le jour en 2002, mais déjà en 1925, avant même la publication en volume du livre de 1926 en France, Malraux prétendait à Louis Brun des éditions Grasset que « la moitié a déjà été traduite en chinois et publiée dans différents périodiques et journaux de Shanghai et de Pékin ». Là encore, on peut très bien voir que Malraux était, en fait, bien conscient de l'effet publicitaire que suscitait un sujet chinois pour son livre à publier. Bref, il ne manque ni champs de vision large, ni intelligence, ni intuition dans *La Tentation de l'Occident*, mais en tant qu'œuvre largement consacrée à la Chine, ce premier livre achevé de Malraux ne nous transmet vraiment pas grand chose sur la Chine, car l'intelligence et l'intuition ne remplacent pas toujours les études profondes et le vécu.

A partir de *La Tentation de l'Occident*, Malraux pénètre peu à peu en Chine, et la plupart du temps par l'imagination. *Les Conquérants* ont pour cadre la grève qui a eu lieu à Canton en 1925, *La Condition humaine* décrit l'insurrection communiste à Shanghai en 1927, ainsi que la scission du parti communiste et du Kuomintang. Tous sont de grands événements révolutionnaires dans l'histoire de la Chine. Mais pour un lecteur chinois, l'impression la plus forte laissée par la lecture de ces deux romans, est qu'on n'y ressent vraiment pas une atmosphère chinoise. Non qu'il y manque des détails authentiques : en tant qu'auteur n'ayant jamais vraiment vécu en Chine, Malraux a sans nul doute fourni de grands efforts à cet égard (il est en réalité bien documenté sur ces événements, et certaines descriptions sont aussi

extrêmement réalistes, telles l'ambiance et les règles des salles de danse à Shanghai), mais parce qu'aux actions des personnages ne correspond aucune réelle motivation liée à la Chine, alors que, pourtant, ces grands événements se sont déroulés sur la terre chinoise. Garine, Kyo ou Tchen, et leurs révoltes «antidestin » auraient pu avoir lieu n'importe où et dans n'importe quel contexte historique. Il faut avouer, bien entendu, que *La Condition humaine* est un roman très réussi et que le choix du cadre du roman n'est pas tout à fait dénué de sens – une révolution dans la Chine lointaine, décrite par un auteur français, dont tous les principaux protagonistes ne sont pas Chinois – : il montre de manière évidente une position supraculturelle et supraraciale qui favorise sans doute la description et l'analyse de la condition humaine sur le plan philosophique. Mais il faut tout de même indiquer que la Chine est devenue ici un élément philosophique, et qu'elle n'est plus un cadre bien vivant au sens littéraire. En d'autres termes, *La Condition humaine* ne peut pas être considérée comme un roman qui dépeint l'histoire chinoise et le destin des Chinois.

Après *La Condition humaine*, pendant longtemps, la Chine en tant que sujet n'attirera plus tellement le regard de Malraux. Jusqu'en 1965. Du 22 juin au 12 août de cette année-là, Malraux, alors ministre d'Etat, a fait un grand voyage en Extrême Orient, y compris en Chine. Un voyage dont les étapes formeront ensuite le fil conducteur le plus visible de ses *Antimémoires*.

Si la Chine, cette fois, n'est pas un élément décisif dans la naissance des *Antimémoires*, elle lui offre du moins un très grand moteur – durant son voyage en Chine, Malraux a été reçu par Mao Tsé-toung. Pour les Occidentaux, Mao était toujours considéré comme un héros légendaire, un dirigeant révolutionnaire de couleur romantique, un homme plein de mystères dont on avait rarement l'occasion de s'approcher ; pendant très longtemps, Malraux sera le seul homme politique occidental de poids qui aura eu la chance de converser avec Mao. Ce vécu est tellement précieux qu'il lui a valu une invitation de la part du Président des Etats-Unis : avant de visiter lui-même la Chine, Nixon a invité Malraux à Washington pour obtenir des renseignements sur Mao. Il n'est pas étonnant qu'à son retour en France, Malraux ne puisse s'empêcher de vanter au Conseil des Ministres l'importance et la

profondeur de cet entretien historique, en disant qu'il s'agit d'un échange au niveau le plus élevé et qui « regarde le destin du monde dans les prochaines années ». Il faudrait également remarquer que sur 65 pages concernant son voyage en Chine dans les *Antimémoires*, soit à peu près un septième du livre, 26 sont consacrées à sa rencontre avec Mao Tsé-toung. Ceci démontre bien qu'il s'agit d'une affaire extrêmement accentuée par l'auteur.

Certains goût littéraires de Malraux, qui font déjà leur apparition dans *La Tentation*, resurgissent dans ses *Antimémoires*. Ici, on voit encore une fois des images de la Chine ancienne assemblées au moyen du montage : « J'ai vu jadis finir la vieille Chine, et les ombres des renards filer à travers les asters violets des remparts, au dessus de la procession des chameaux du Gobi couverts de gelée blanche... J'ai vu les vieilles princesses des neiges, comme des reines d'Afrique déjà marquées par les chevauchées de la mort : Mongolie, marches tibétaines, coiffures wisigothes... » (*Ant*, 384-385). Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la réapparition de certains sujets. Dans *La Tentation de l'Occident*, l'auteur évoque une image asiatique de l'époque ancienne : il s'agit des « reines fixées au mur par les flèches rugueuses » (*TO*, 63); dans les *Antimémoires*, en parlant de la ville de Lo-yang, l'auteur écrit : « Ici, l'on trouvera les squelettes des favoris de l'impératrice fixés au mur par les flèches lestées de queues de renard » (*Ant*, 385-386). Et un peu plus loin, dans le même chapitre, à propos du Grand Bouddha de Long-men, on trouvera la phrase suivante : « Le bouddha colossal a été sculpté sur l'ordre de l'impératrice aux amants cloués par les flèches ». Il n'est pas difficile de voir que l'impératrice de Lo-yang dont parle ici Malraux est l'Impératrice Wu-Zetian, mais cette histoire de l'origine du Bouddha et des amants cloués est aussi surprenante qu'extravagante. Nul besoin d'être historien pour avoir accès à ces connaissances fondamentales de l'histoire chinoise: Le Grand Bouddha des grottes de Long-men, à l'origine, faisait partie du temple Fengxian, temple royal de la dynastie des Tang qui fut construit initialement sur l'ordre de l'Empereur Gaozong des Tang, mais achevé grâce à l'aide financière de l'Impératrice Wuzetian. Le nom Fengxian (qui signifie en chinois « vénérer les ancêtres ») désigne déjà de manière évidente la fonction du temple, qui n'avait en fait rien à voir avec les amants cloués. Cet exemple n'est pas destiné à donner une dérisoire

leçon d'exactitude à l'écrivain, mais à montrer le caractère littéraire de Malraux. Pour Malraux-écrivain, l'image des reines ou des amants de l'impératrice cloués sur le mur est sans doute une image très impressionnante, qu'il ne s'agit pas de sacrifier au nom de la vérité historique.

Bien entendu, il faut voir que l'auteur des *Antimémoires* n'est plus ce jeune écrivain-aventurier un peu maladroit de *La Tentation de L'Occident*, mais un véritable grand écrivain qui a atteint sa maturité, et un homme politique expérimenté. Il n'est pas du tout difficile pour lui de découvrir certains manèges politiques. En parlant des photos du Musée de la Révolution à Canton, l'auteur écrit : « Elles croient enseigner la révolution, elles enseignent le martyre », et, « comme à Moscou, les images sont moins destinées à rendre intelligible le cours de la révolution qu'à créer un passé soumis aux vainqueurs. » (*Ant*, 372). Mais ce que les lecteurs, et surtout les lecteurs chinois, veulent vraiment savoir, c'est si, durant cet été 1965, et donc à la veille de la fameuse Révolution culturelle, Malraux en a perçu quelques prémices. En tant qu'écrivain, dont la célébrité première provient surtout de ses livres traitant largement de la Chine, pouvait-il se rendre compte, en ce moment historique bien particulier, de la situation dans laquelle se trouvaient la culture, l'intelligentsia et la population chinoises ? Beaucoup de restrictions, bien sûr, ont dû l'empêcher d'observer la Chine de plus près, mais un fait qu'on ne peut tout de même pas nier, est qu'on ne ressent pas les préoccupations de Malraux sur ces questions-là dans le livre.

Au cœur de cette partie consacrée à la Chine dans les *Antimémoires*, on apercevra une structure raffinée et relativement indépendante, qui consiste à nous amener, au travers d'une préparation à l'autre, au point culminant qui est la rencontre avec Mao. D'abord, la description lyrique de La Longue Marche, une sorte d'introduction resplendissante, puis, les entretiens avec Chen-Yi et Chou-Enlai, préparations d'un ton modéré. Parmi les anciens dirigeants du parti communiste chinois, Chen et Chou sont tous deux dotés d'une personnalité très forte, surtout Chou qui a vécu des moments extrêmement complexes et périlleux dans sa vie politique. Presque aucun visiteur étranger qui ait conversé avec lui n'a eu cette impression de sécheresse; seul Malraux l'a trouvé ennuyeux et délicatement distant : « Lorsque ce qu'il

[Zhou] dit est conventionnel, il semble ‘mettre le disque’ pour ne pas penser » (*Ant*, 392). Il est possible que Chou n’ait pas ressenti beaucoup d’intérêt pour cet entretien, mais cette impression n’est pas sans rapport avec l’attitude de Malraux lui-même, laquelle manque également d’ardeur : ce qu’il attend le plus, c’est sa rencontre avec Mao. Par la suite, on voit son voyage à Yan’an. Ce pèlerinage dans la ville sacrée de la révolution chinoise, qui fait écho à l’histoire de La Longue Marche, est bien le prélude au point culminant. Finalement, le plus excitant arrive enfin, avec la présence si attendue de Mao Tsé-toung. Si on compare la version de cet entretien de 26 pages imprimées que donnent les *Antimémoires*, aux comptes-rendus de huit feuillets dactylographiés du sommet Malraux-Mao, on voit bien que ce passage du livre relève en grande partie du fantasme de l’auteur ; en effet, on remarquera une ressemblance frappante entre la façon de parler de Mao et celle de Malraux, et une intimité étonnante entre les deux, comme s’il s’agissait de vieilles connaissances qui puissent facilement aborder n’importe quel sujet et en changer n’importe quand, ce qui ne correspond évidemment pas aux rapports réels des deux personnages. Certes, le titre choisi *Antimémoires* signifie que chronologie ou exactitude, telles que peuvent les concevoir les historiens, ne comptent pas pour l’écrivain, mais du point de vue littéraire, au moins, on peut indiquer que cette structure n’est pas tout à fait gratuite : dans ces antimémoires romanesques, Malraux nous conduit pas à pas devant un grand autel dressé à Mao Tsé-toung, sur lequel les deux personnages, Mao, maître d’un continent mystérieux, et Malraux, sont en train de converser sur le destin humain. Si on fait un bilan de la vie de Malraux, on peut voir que ce dernier aime toujours avoir pour compagnie les grands hommes, les grands événements et les grands sujets ; en voilà donc un très bon témoignage.

Dans cette partie des *Antimémoires*, certains détails méritent aussi d’être indiqués. D’abord, Liou Shao-shi, alors président de la République, devient ici une ombre à peine entrevue. Ce n’est peut-être pas sans rapport avec le fait que Liou avait été destitué pendant la Révolution Culturelle au moment où Malraux rédigeait ses *Antimémoires*. Malraux ne sait probablement pas comment dépeindre cet ancien président dans une scène où Mao, le grand personnage accentué, occupe la place centrale. Malraux ne montre d’ailleurs pas beaucoup de

sympathie pour Liou, en faisant ainsi son portrait : « A côté de lui [Mao], le visage chevalin du président de la République » (*Ant*, 398-399) ; ce qui est fort intéressant, c'est que l'expression « le visage chevalin » n'a pas été traduite dans la version chinoise du livre ; Liou ayant été réhabilité en Chine depuis longtemps. Un autre point important, c'est que, dans son entretien avec Malraux, Mao a lancé un message très significatif sur ce qui se passerait après : il parle des intellectuels, en les considérant comme une partie importante de l'opposition, des révisionnistes (il n'y a là pas grande différence entre l'œuvre de Malraux et le compte rendu brut du dialogue chinois). Mais Malraux, qui connaît bien les purges staliniennes et le mouvement antidroitiste de la Chine, a été insensible aux rares messages émis durant cet entretien, insensible au danger de cette allusion de Mao à de possibles persécutions des intellectuels. Pourquoi ce manque de perspicacité d'un homme si intelligent ? Parce que là n'est pas son intérêt.

Il faudrait expliquer que le respect et la considération dont Malraux a témoigné à l'égard de Mao ne signifient pas que, moralement ou sur le plan de la pensée, il approuve ce dernier sans réserve. Pour le Malraux de 1965, la période communiste est déjà un passé lointain. On remarque que, dans les *Antimémoires*, Mao est décrit comme un « empereur de bronze », comme « le Vieux de la montagne », qui se plaint de sa solitude. Allusion possible à l'esprit démodé et au caractère tragique de Mao. Mais tout cela compte peu pour Malraux. Le plus important à ses yeux, c'est la puissance et les exploits d'un homme ; un homme qui, quand il a réussi à triompher de sa destinée avec une forte volonté de dominer, mérite d'être proclamé héros. On revient alors à notre sujet : malgré cette part considérable de la Chine dans son oeuvre, Malraux n'est pas un écrivain qui s'intéresse vraiment à l'histoire et la culture chinoises, qui s'intéresse vraiment à la vie, au destin des Chinois sur cette terre appelée la Chine. En d'autres termes, la Chine n'est pas objet de son émotion et de ses sentiments. Ce dont Malraux se préoccupe le plus, ce sont les grandes lois sur l'existence de l'Homme au sens le plus large, et les révoltes antidestin des Grands et des puissants, car seules ces choses-là sont étroitement liées à sa propre vie et leur description incarne sa propre volonté d'existence. C'est justement imprégné de ces principes que Malraux pénètre en

Chine.

Il faut dire qu'il est difficile de prévoir l'histoire, mais, dans les *Antimémoires*, au moins une des prophéties de Malraux s'est transformée en réalité : on va construire un grand mausolée pour Mao, dit l'auteur. Aujourd'hui, il se trouve à la Place Tian An Men, regarde de loin les anciens palais des empereurs. Et Malraux lui-même, mort dans la même année que Mao, a été panthéonisé il y a plusieurs années. On voudrait bien demander à Malraux : cela signifie-t-il que la vie n'est désormais plus absurde ?

¹ Pierre Brunel, Introduction aux *Oeuvres complètes*, t. I. , Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1989, p. XXX.

² Notice de *La Tentation de l'Occident*, in *Oeuvres complètes*, *op.cit.*, p. 887.

³ Gaëtan Picon, *Malraux*, Seuil, 1953, p.13.

*

Pour citer ce texte :

SEN Weihong : «La Chine chez Malraux. De *La Tentation de l'Occident* aux *Antimémoires*», *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : «Malraux et la Chine», actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 107-115.

Texte mis en ligne le 29 juillet 2009, URL : <<http://www.malraux.org>>. Texte téléchargé le [date précise du téléchargement / de la consultation].